

Comptes rendus

Orphée et Eurydice font la noce à Dijon

Après *L'Orfeo* de Monteverdi, l'Opéra de Dijon poursuit sa relecture décapante du mythe d'Orphée à l'opéra, avec *Orphée et Eurydice* de Gluck.

De Jacques Bonnaure

Date de publication

05/01/2017

Anders J. Dahlin et Elodie Fonnard à l'Auditorium de Dijon (G. Abegg).



C'est probablement Gluck qui a mis en évidence le principe du mouvement perpétuel. A moins que ce ne soit Maëlle Poésy, qui signe la mise en scène. Pendant l'ouverture, de style galant et brillant, on célèbre le mariage de M. Orphée et Mlle Eurydice, probablement l'un et l'autre cadres dans une entreprise d'aujourd'hui. Les beaux-parents ne sont pas guindés, M. Orphée ne porte pas de cravate, une petite cousine fofolle saute spontanément au cou de tout le monde. On va passer à table, lorsque, sur le dernier accord, Mlle Eurydice tombe raide. Morte. Commence alors la fameuse déploration funèbre qui avait tant frappé les imaginations du public parisien en 1774. Mais quelque chose ne va pas car ce qui devrait être ressenti comme tragique passe plutôt pour un gag. C'est que l'on ne passe pas si aisément du réalisme façon série télévisée au mythe et au sacré (on aurait tort, cependant d'en faire reproche à la mise en scène car la difficulté vient de Gluck lui-même, qui a composé une ouverture d'un style rococo passe-partout, suivie d'une scène à l'intensité bouleversante).

A la fin de l'opéra, à rebours de l'une des versions de la légende antique où Orphée, deux fois veuf éploré, est dépecé par les Ménades, l'Amour arrange tout et les fiancés se marient dans la joie et la bonne humeur, sur une musique d'opéra-comique. On retrouve le dispositif scénique de l'ouverture et, sur le dernier accord de la partition, Eurydice retombe raide. Morte. C'est reparti pour un tour, suppose-t-on (cette mort ne convainc pas davantage que la première !). Contrairement à ce que laisse attendre une notice d'intention très fouillée, ce que l'on voit entre l'ouverture et le chœur final est assez anodin. Les scènes infernales de l'acte II n'ont rien d'effrayant, la chorégraphie reste assez banale. Un arbre symbolique pousse à l'envers, et ses ramures tombent du plafond, figurant, si l'on y tient, un renversement de l'ordre du monde. Le personnage de l'Amour, avec son gros sac à dos et son talkie-walkie par lequel il communique avec l'Olympe est le seul élément un peu décalé... mais sa légèreté nous mènerait plutôt du côté d'Orphée... aux Enfers !

Anders J. Dahlin (Orphée) possède les exacts moyens d'un haute-contre à la française. Dommage que le volume relativement menu de sa voix se perde quelque peu dans le vaste espace de l'Auditorium. On appréciera la qualité globale de sa diction, mais les vocalises de l'air brillant de l'acte I « L'espoir renaît dans mon âme » manquent de brio. Elodie Fonnard incarne parfaitement Eurydice, mieux servie dans la version parisienne que dans la version originale de Vienne. Elle maîtrise avec élégance le style classique. Sara Gouzy campe un Amour déluré et mutin, très au point scéniquement et vocalement.

On pourra qualifier de "mixtes" les choix stylistiques d'Iñaki Encina Oyon. Les tempos vifs et la dynamique traduisent l'influence des interprétations "historiquement informées" tandis que l'uniformité du jeu très lié des cordes renvoie à une certaine tradition antérieure. Il semble surtout soucieux d'assurer au déroulement de l'œuvre une fluidité sans solution de continuité, en donnant bien du relief à l'accompagnement des récitatifs. Toujours est-il que l'Orchestre Dijon-Bourgogne, comme le chœur, se sont montrés d'un très bon niveau, donnant du relief à un spectacle quelque peu inabouti. (4 janvier)

© La Lettre du Musicien, La reproduction, même partielle, des articles publiés sur ce site est strictement interdite (L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle).